



D.R.

**François Perl**

Haut fonctionnaire  
et cycliste quotidien

■ Des villes comme Berlin, Londres ou Amsterdam, qui ont lancé leur “révolution vélo”, figurent parmi les plus agréables à vivre et n’ont jamais dû sacrifier d’autres modes de déplacement pour développer la pratique du vélo. Des exemples à suivre pour Bruxelles.

brage a aussi des avantages pour les usagers de la voiture car il ne faut pas être docteur en aménagement du territoire pour comprendre qu’un vélo en plus, c’est une voiture en moins tant dans le trafic que dans le stationnement. Cette approche pragmatique a pourtant beaucoup de mal à se faire entendre à Bruxelles.

#### Anvers, Gand

Il suffit pourtant de traverser la frontière qui sépare les Pays-Bas et la Belgique pour comprendre que le vélo n’est pas un enjeu de controverse politique entre “bobos écolos” et “défenseurs du tissu économique” mais un levier de politique de mobilité comme un autre. C’est, en effet, le gouvernement le plus à droite qu’aient connu nos voisins du nord depuis longtemps qui a pris les mesures les plus radicales et les mieux financées en matière de mobilité et de promotion du vélo. Tout simplement parce qu’elles fonctionnent. Et l’aspect culturel n’a que peu à voir avec l’exemple néerlandais. La

**Il suffit pourtant de traverser la frontière qui sépare les Pays-Bas et la Belgique pour comprendre que le vélo n’est pas un enjeu de controverse politique entre “bobos écolos” et “défenseurs du tissu économique”.**

culture du vélo en ville s’y est développée dans les années 1960 à la demande d’une part sans cesse plus grande d’habitants lassés par une insécurité routière particulièrement importante dans les villes néerlandaises et par l’envahissement de l’espace public par la voiture. C’est une demande similaire qui s’exprime de plus en plus à Bruxelles et dans les autres villes belges. Soulignons d’ailleurs qu’Anvers figure parmi les villes les plus “cyclables” en Europe et

que le plan de mobilité de Gand est désormais cité en exemple dans le monde entier.

#### Des réponses pour Bruxelles

La “révolution vélo” va dans le sens de l’histoire de la mobilité urbaine. Les villes qui l’ont lancée figurent parmi les plus prospères et agréables à vivre et n’ont jamais dû sacrifier d’autres modes de déplacement pour développer la pratique du vélo. L’exemple de Copenhague est à cet égard parlant puisque la création d’infrastructures cyclables sécurisées, en nombre suffisant, dans une ville autrefois aussi envahie par la voiture que l’est encore Bruxelles, a considérablement amélioré

la fluidité du trafic automobile. Et les transports publics y ont été développés non pas en fonction d’une idéologie du “tout au métro” mais plutôt d’une offre diversifiée qui associe au métro un réseau très étendu de bus et une utilisation optimale du réseau ferré et qui tient avant tout compte des infrastructures existantes, ce qui a permis d’avancer rapidement dans l’augmentation de l’offre et

d’éviter le problème des chantiers sans fin. L’augmentation de la part du vélo dans les déplacements a donné la liberté à tous les habitants d’utiliser le moyen de transport le plus adapté à leurs besoins et de ce fait, libéré leur mobilité. Puisse cet exemple servir de modèle et non de repoussoir aux décideurs bruxellois et belges car la situation actuelle demande des réponses à la fois urgentes et efficaces dans lesquelles le vélo tient, qu’on le veuille ou non, une place importante.

## CHRONIQUE

# Des clés pour l’avenir

■ Lors d’une réunion le mois dernier entre profs, nous voulions répondre à la question suivante : “Quels adultes de demain voulons-nous voir sortir de notre école?”.



D.R.

**Marie-Garance Nolet**

Enseignante au Lycée intégral Roger Lallemand et alumni du programme Teach for Belgium

#### Les lundis de l’enseignement

Je suis enseignante de français dans une école publique à pédagogie active qui a récemment ouvert ses portes, le Lycée intégral Roger Lallemand, dit LIRL. Cette école me permet de découvrir, de mettre en pratique et de m’approprier les principes d’un enseignement où l’élève se trouve actif face aux savoirs : moins de cours *ex cathedra*, davantage de liens avec les réalités d’aujourd’hui, création de projets portés par les élèves, mise en pratique concrète des contenus disciplinaires, appel quotidien à la capacité de libre-arbitre, etc.

Comme l’explique le récent reportage “L’école du changement”, les élèves travaillent, par période de trois semaines, autour d’un thème pour répondre à une problématique transdisciplinaire. Le module “MaR-thématiques” lie français et mathématiques autour de l’art abstrait. Autre exemple : durant “Science ou fiction?”, les élèves inventent une planète fictive après avoir découvert la gravitation, des institutions sociales, le cycle du carbone, le récit de science-fiction et les risques naturels.

Créer du lien entre les disciplines et au-delà, par ces méthodes interactives, prend tout son sens aujourd’hui. Outre l’intention de susciter la curiosité des élèves, dont l’intérêt est souvent tourné ailleurs que vers le cadre scolaire, le but d’une telle pédagogie est de faire avancer la pensée grâce à un esprit critique en acceptant le doute. On forme les élèves à l’autonomie et on leur transmet des compétences transdisciplinaires qui, au-delà des savoirs, leur permettront de faire des choix sensés et réfléchis. Les liens avec le monde réel sont aussi plus concrets et amènent l’élève à mieux le comprendre et l’approcher.

Je suis persuadée que ce type de pédagogie innovante peut faire face, en partie, aux multiples réalités souvent méconnues. Grâce à la flexibilité des dispositifs du LIRL, certaines difficul-

tés, telles que les différences importantes de niveau, le décrochage scolaire ou l’addiction aux écrans peuvent être atténuées voire surmontées. Certes, les challenges restent nombreux : la liberté et la rigueur sont toujours en tension. Le suivi de chaque élève, le respect des programmes officiels, la précision des apprentissages au sein d’une approche holistique sont aussi parfois problématiques à réaliser. Pourtant, malgré les idées souvent répandues, pédagogie active, qualité et enseignement public sont tout à fait conciliables.

“L’école pour tous” constitue le défi majeur de l’éducation aujourd’hui. Les méthodes traditionnelles ne sont certainement pas à bannir mais il est important de se les approprier et de les ajourner pour former tous les adultes de demain. Créer une collectivité et des rituels sécurisants, travailler en groupe et s’auto-évaluer participent aussi à cette mission. Les élèves tiennent à un lieu d’apprentissage où il fait bon vivre et où la bienveillance fait loi.

Répondre à ces challenges demande de la part des professeurs une intense collaboration : pour créer ce contenu, il faut penser collectivement et méthodiquement aux problématiques et aux clés à transmettre aux élèves. Quelle expérience unique et stimulante, quel défi énergivore et énergisant ! Assurément, il y a des petits et plus grands bémols que nous rencontrons en portant ce projet. Mais, grâce à la dynamique insufflée par tous, le changement est rapidement concrétisable. On peut apprendre de nos erreurs de jeunesse et peaufiner notre objectif et nos méthodes pour mieux grandir.

À notre question de départ, “Quels élèves aimerait-on voir sortir de rhéto?” certaines réponses émergent : des élèves au bagage disciplinaire riche, des esprits critiques et structurés, des futurs adultes libres de penser sur soi, sur l’autre et sur le monde, des êtres humains prêts à faire des choix et... à prendre des risques.